



Organisation
des Nations Unies
pour l'éducation,
la science et la culture



L'ALPHABET DE L'ESPOIR



LES ECRIVAINS S'ENGAGENT

ABDOURAHMAN A. WABERI



DJIBOUTI

Abdourahman A. Waberi est né en 1965 à Djibouti. Il a quitté son pays en 1985 afin de poursuivre des études en France. Auteur de romans, essais et nouvelles, il brosse dans son œuvre le portrait en kaléidoscope de sa région terrassée par les convulsions politiques, les famines et les guerres. *Aux Etats-Unis d'Afrique* (2006), son troisième roman, est un miroir tendu à l'Occident, une épopée et un pamphlet qui renversent le monde et mettent à mal nos préjugés.

Lire en pays dominés

« Lire et lire, puis écrire et écrire », voilà en deux fois deux mots le conseil que je donne aux très nombreux jeunes djiboutiens ou, plus généralement, africains qui me demandent comment l'on devient écrivain. Signalons au passage que plus de la moitié de la population djiboutienne a moins de 16 ans, ce qui en dit long sur la responsabilité qui incombe à chacun des membres de la société. Lire et écrire, telle est la voie pour ceux qui se proposent de traquer, contre vents et marées, les passions de l'esprit. Il n'est pas inutile de rappeler que nous sommes issus essentiellement (et non exclusivement) des cultures de l'oralité. Cultures assez riches en poètes, chanteurs et autres colporteurs de « paroles douces comme la soie », les *sheeka-xariiro* chers aux regrettés Hassan Sheikh Moumine et Hamad La'ade.

A propos, ces deux grands hommes sont passés à la postérité, grâce au travail du linguiste français Didier Morin du CNRS, toujours suspect, depuis plus de deux décennies, aux yeux des autorités locales dont il devrait être logiquement un allié naturel parce qu'oeuvrant pour la défense des langues et des cultures autochtones. Au pays de *Qoryare*⁽¹⁾, *Qarshile* et des *Dinkara* (grâces leur soient rendues aussi), écrire est donc une chose récente, très récente. Pour pouvoir écrire sereinement, il suffit de s'armer de patience, de travailler de jour comme de nuit et pour cela de se soustraire à la chaleur amicale et bruyante du *mabraze* (la pièce où l'on broute le khat dans chaque foyer) où la parole déliée, intelligente ou rabâchée mais toujours volatile, fuse certes mais ne trouve malheureusement aucun support pour s'accrocher ne serait-ce qu'au lendemain. Jusqu'à présent, très rares sont les pages de cahier, les pellicules de film, les écrans de vidéo ou les espaces picturaux qui ont pu conserver cette parole « mabrazienne » pour la transmettre aux générations futures. Cela viendra un jour prochain, j'en suis convaincu. Ecrire et lire. Lire, beaucoup lire pour peut-être écrire un jour. Ecrire, beaucoup écrire parce que ce que l'on vient de lire sur tel ou tel sujet ne vous rassasie pas.

Comme beaucoup d'écrivains des jeunes nations de feu le Tiers-Monde, j'en suis venu à l'écriture parce que ceux qui avaient écrit sur mon pays, mon peuple ou ma culture (je mets désormais des guillemets de plomb à toutes ces notions) ne me donnaient pas toujours entière satisfaction. On connaît désormais le regard suspicieux de Chinua Achebe à l'endroit de l'œuvre, par ailleurs sublime, de Joseph Conrad. Pour ma part, je restais souvent sur ma faim. Les aventures maritimes du sieur Henry de Monfreid, pour ne citer que lui, ne sont mêmes pas dignes du plus puéril des enfantillages - les *sheeka carruureed*, comme l'on dit en somali. Cependant, je ne prétends évidemment pas donner entière satisfaction à tous

ceux qui me lisent ou me liront. Je compte apporter simplement et modestement ma contribution pour la partager avec tous, compatriotes, amis, hôtes de passage et étrangers bien sûr. Pour moi, lire et écrire est bien plus qu'un divertissement : c'est participer – désolé, je vais employer une grande formule – à l'édification de la Nation. Lire et écrire, c'est également une manière de vivre. De dériver entre l'ici et l'ailleurs, deux lieux de plus en plus fuyants, indistincts, brillants de mille feux paradoxaux. J'ai continué à avancer adossé à la rambarde de l'écriture, à tituber dans les volutes de la poésie dite, traduite ou écrite, le plus souvent en français. Je m'enfouissais dans les cendres de la langue de Paul Celan : « *Ne cherche pas sur mes lèvres ta bouche, / ni devant le portail l'étranger, / ni dans l'œil la larme...* » (2). Ça parlait, ça remuait et ça consolait l'étudiant étranger que j'étais dans les années 1980 finissantes et que je n'ai cessé d'être.

C'est ainsi que je suis rentré à moins de 30 ans dans les programmes scolaires de mon pays. C'est ainsi que les futurs bacheliers suent sang et eau sur mes nouvelles à la mi-juin, lors des épreuves du baccalauréat qui, lui, est toujours, vingt-huit ans après l'indépendance, français et homologué par l'académie de Bordeaux, de Rouen ou Besançon. Etrange vertige.

Que lire donc ? Moi, issu d'une famille pauvre et sans livres à l'exception d'un exemplaire du Coran tout déchiré et rarement ouvert, je n'ai rien lu ou presque chez moi. J'ai vécu une enfance schizophrène entre deux mondes totalement séparés, écartelé entre la famille et l'école. La lecture (en français, bien entendu) s'est faite d'abord à l'école primaire par le truchement d'une institutrice sensible qui nous avait initiés au roman d'aventure en classe de CM2. Eugène Sue et ses *Mystères de Paris*, le grand Alexandre Dumas (*Les Trois Mousquetaires*) et le chantre Victor Hugo (*Les Misérables*) furent nos premières prairies vertes. Plus tard, j'ai lu dans le pêle-mêle de la vie tout ce qui me tombait dans les mains et arrivait jusque dans mon bidonville : un exemplaire de *Paris Match* du mois dernier, un *Nous Deux* mouillé par les larmes des copines, un *Blek Le Roc* usé, un *Reader's Digest* chu d'on ne sait plus où, un *San Antonio* ou un *Gérard de Villiers* si les dieux sont cléments. Adolescent, je parcourais à pieds les deux ou trois kilomètres qui me séparaient de la seule bibliothèque du pays, à savoir le Centre culturel français Arthur Rimbaud (CCFAR) situé dans la vraie ville. Après avoir dévalisé les rayons des BD, je me suis attaqué aux lectures dites sérieuses, du moins à cette époque de ma vie, qui comprenaient Albert Camus aussi bien que Christiane Rochefort. Au lycée, je fis d'autres découvertes au « Club de lecture » tenu par mon professeur de français et fréquenté essentiellement par des filles. Mes amis se destinant aux disciplines sérieuses (maths, sciences physiques) méprisaient ouvertement mes lectures et mon clan féminin. C'est seulement en France que je découvre pleinement les écrivains francophones

et anglophones, d'Afrique, des Caraïbes, de l'Inde, de France ou du monde entier (de Nuruddin Farah à Derek Walcott, de Mario Vargas Llosa à John Maxwell Coetzee, de Walter Benjamin à Joseph Roth, de Michel Le Bris à Jacques Lacarrière, de Pierre Bergounioux à Tahar Bekri) bref, ces viatiques qui m'enchantent et m'allègent du fardeau de la vie. Je ne soupçonnais pas un seul instant que certains de ces auteurs que j'admirais pussent devenir un jour des connaissances, des collègues, mieux, des amis comme Nuruddin Farah. J'ai enjambé allègrement la barrière qui sépare le lire et l'écrire. Lire et écrire, les deux rails de ma vie.

1 *Qarshile* et *Qoryare* sont deux chanteurs populaires. *Dinkara* est le nom d'un groupe de chanteurs célèbre à Djibouti

2 « Cristal », *Choix de poèmes réunis par l'auteur*, Poésie/Gallimard, p. 65, 1998

Abdourahman A. Waberi

